

49. Nous étions à Ituru depuis une quinzaine de jours, quand un éléphant passa par là. Nos gens le poursuivirent, l'attaquèrent et le tuèrent. Les deux défenses pesaient dans les 180 livres. Le chef Mkasiwa et le gouverneur Saïd ben Salum el-Lemki (163) nous firent dire qu'il faudrait leur céder ces défenses parce que l'éléphant avait été tué sur leurs terres et donc leur revenait de droit. Je répondis que l'ivoire nous appartenait et que nous ne le livrerions pas (164). Cela donna lieu à une dispute mémorable. L'affaire en était à un point tel que la bagarre était inévitable. Eux exigeaient l'ivoire et moi je le refusais catégoriquement. Même mon père, Mohammed ben Juma, était d'avis de ne pas livrer l'ivoire. Le chef Mkasiwa et le gouverneur Saïd étaient décidés à se battre, mais nous aussi, nous étions prêts à faire de même.

50. Mais le jour où ils avaient décidé de nous attaquer, la guerre éclata avec les Wangoni Mafiti. Depuis leur établissement à Tabora, les Arabes de l'endroit n'avaient pas eu à se battre. Cette année, c'était la première fois qu'ils durent le faire. Les Wangoni avaient surgi du côté de Ngombe (165); ils y avaient été conduits par Mushama, le fils du frère de Mkasiwa (166). Il ambitionnait de remplacer son oncle, le chef de Tabora, et voulait le tuer. Il avait demandé aux Wangoni de l'aider dans cette guerre. Du fait de cette guerre, le gouverneur Saïd ben Salum et le chef Mkasiwa mirent fin à leur litige avec nous, car ils avaient besoin de notre aide. Par lettre, ils nous informèrent que les envahisseurs avaient atteint Ngombe et que tout le clan de Kwihara était sorti contre eux sous le commandement de Abdallah ben Nasib (167). Nous mandâmes à ceux de Tabora de nous rejoindre dès qu'ils auraient reçu notre message. Nous fîmes battre les tam-tams de guerre et immédiatement nous nous mîmes en route. A notre arrivée à Kwihara, distant d'Ituru d'environ deux heures, nous y trouvâmes le gouverneur Saïd ben Salum et Shekh ben Nasib (168). Ils nous dirent: « Vite! Rejoignez Abdallah ben Nasib ». Nous partîmes et, en arrivant à Ngombe, nous trouvâmes Abdallah ben Nasib très éprouvé. Déjà on avait livré combat et il avait été défait et un grand nombre de ses hommes avaient été tués: plus de cinquante de ses esclaves et au moins une centaine de

Waganda. Ces Waganda avaient été envoyés par le roi Mutesa (169) à la rencontre de Shekh ben Nasib car ce dernier avait reçu de Seyyid Majid beaucoup de marchandises qu'il devait amener en Uganda. Seyyid Majid avait reçu beaucoup d'ivoire, c'est pourquoi il avait envoyé Shekh ben Nasib avec des présents (170). A notre arrivée, les Waganda étaient morts. Les Wangoni étaient repartis, emportant tout le bétail.

51. Ayant rejoint les gens de Tabora et ceux d'Abdallah ben Nasib, nous leur proposâmes de poursuivre les Wangoni. Personne ne répondit et ils nous traitèrent comme des ennemis. Alors je m'écriai: « Allez, debout! Partons à leur poursuite! » Mais aussitôt les gens de Kwihara et de Tabora se levèrent et rentrèrent chez eux. Nous les suivîmes. Nous arrivâmes à Kwihara et nous y passâmes la nuit. Le deuxième jour, ils décidèrent de se mettre à la poursuite des Wangoni. Ils sortirent en grand nombre et nous allâmes même jusqu'à Msange, au-delà de Ngombe (171). Là, ils changèrent d'avis et ils rentrèrent. Mais moi et Saïd ben Habib el-Afifi (172), nous continuâmes la poursuite jusqu'à Mfuto (173), chez Salum ben Saleh en-Nebhani, notre frère (174), au bout de l'Unyanyembe. Nous y dormîmes, puis nous poursuivîmes les Wangoni jusqu'à la rivière même de Ngombe, mais ils l'avaient déjà traversée. Après avoir rebroussé chemin, nous rentrâmes alors chez nous à Ituru.

52. Nous songions à nous remettre en route pour l'Itawa et le Ruemba, mais les membres de notre famille qui se trouvaient à Tabora, s'y opposèrent. Ils disaient de rester et d'attendre la fin de la guerre. « Maintenant que les Wangoni ont vu nos richesses, ils reviendront ». Tous les Arabes, ainsi que tous les Wanyamwezi, mouraient de peur, car ils ne savaient pas encore comment faire la guerre. Je restai encore deux mois, mais rien ne se passa; les Wangoni ne bougèrent pas. Alors mon frère, Mohammed ben Masud, partit avec une grande partie de nos hommes et de nos marchandises. Moi-même et Saïd ben Ali ben Mansur el-Hinawi étions seuls à rester avec une certaine quantité de charges. De celles-ci, beaucoup appartenaient à Saïd ben Ali, tandis que la plupart de mes marchandises avaient été envoyées en avant. Nous avons envoyé des hommes en Ugo

pour récupérer tous les articles d'échange et les divers objets, les perles et toutes les autres choses; ils les ramenèrent, mais depuis le temps que nous les avions enterrées dans le sable, de chaque charge de colliers de perles 6 ou 8 livres par *frasilab* avaient disparu.

53. Considérant le nombre des jours écoulés depuis que nous avions envoyé en avant nos marchandises, nous informâmes notre famille à Tabora que nous aussi allions partir. Mais ils n'en voulaient rien savoir: « Restez, et attendez la suite de la guerre ». Mais nous refusâmes et nous nous mîmes en route. Cependant une partie des hommes restaient en arrière, tandis que le gros de notre caravane prit les devants avec Mohammed ben Masud et Juma ben Sef. Restaient en arrière Saïd ben Ali el-Hinawi, Saïd ben Sleman el-Mugheri (175), Abdallah ben Hamed ben Saïd el-Busadi (176) et Ali ben Mohammed el-Hinawi (177) avec les jeunes gens à nous de la Côte et une quinzaine d'hommes de Salum ben Sef el-Ismaïl (178) Nous voilà en route et ainsi nous arrivons en Ugala (179), près d'Ukonongo (180). Là, il y avait un chef, du nom de Riova (181). A ce moment, ce n'était pas lui le chef, à proprement parler, mais bien son frère, nommé Taka (182). Ce dernier n'exerçait pas le pouvoir avec la même arrogance que son cadet Riova, qui était hautain et perfide. A notre arrivée, il nous montra pour y camper un endroit où il y avait des points d'eau, à environ un quart d'heure du village.

54. Le long de la route conduisant d'Ugala chez Simba en Ukonongo il n'y a pas de villages. Ce Simba était un frère de Mnywa Sere, qui, à la mort de Fundi Kira, lui avait succédé comme chef de Tabora. Comme il s'était conduit de manière perfide, nous l'avions combattu et remplacé par Mkasiwa. Mnywa Sere ayant été tué dans l'Ugogo, son frère Simba était accouru à Ukonongo; il défit les Wakonongo et prit le pouvoir (183).

55. A notre arrivée chez Riova, nous décidâmes d'y acheter suffisamment de vivres, afin de pouvoir distribuer aux hommes des rations pour sept ou huit jours, car, chez Simba,

tout coûtait trop cher. Riova nous dit que si nous voulions des vivres, nous devions d'abord lui donner en présent quelques vaches et des marchandises. Nous lui donnâmes cinq têtes de bétail et une centaine de pièces de tissus. Alors il accorda son consentement et nous achetâmes une grande provision de sorgho pour le distribuer à nos hommes, chacun recevant des rations pour sept jours. Le lendemain, ils se rendirent au village pour piler ce sorgho. C'était un grand village comprenant beaucoup de hameaux. Une partie de nos hommes allèrent jusqu'à la résidence de Riova, une grande bâtisse, bien fortifiée et entourée d'un fossé.

56. Au matin, il envoya un messenger pour nous inviter chez lui. A trois heures (9 h.), nous nous rendîmes donc chez lui, accompagnés de seize hommes, qui avaient chargé leurs fusils de chevrotines et de plomb, prêts à toute éventualité. En route, nous rencontrâmes un de nos jeunes esclaves, nommé Jakuti, originaire de Zanzibar; il appartenait à Ali ben Mohammed ben Ali el-Hinawi (184). Nous lui demandâmes comment cela allait dans le village et il nous répondit qu'il avait reçu des coups de poing et que, sans demander quoi que ce soit, les gens avaient renversé son sorgho. « Je vais de ce pas chercher mon fusil, dit-il, et je provoquerai l'individu qui a répandu mon sorgho sur le sol ». Je lui dis: « Ecoute! Ton sorgho, je t'en donnerai une autre portion, mais ne fais rien de désordonné qui pourrait nous mettre en mauvaise posture ici. Tu sais bien que nous leur avons fait pas mal de présents et que nous avons dépensé beaucoup d'argent; alors pas d'histoires à cause de ce qui t'est arrivé! Il faut se méfier de ce chef perfide et rusé; quand il est venu ici, même le grand Mirambo n'en a rien pu obtenir ». Alors il me dit: « Bon; mais vous me rendrez ma ration de sorgho ». Il rentra au camp et nous nous rendîmes chez le chef. Dès notre arrivée au village, nous y entrâmes; nous demandâmes où habitait le chef et on nous conduisit à sa maison. Il en sortit et nous le saluâmes. Il nous invita à la maison de sa première femme; cette maison était très grande. En y arrivant, il entra, nous laissant debout, au dehors. Tout à coup survint l'esclave dont on avait renversé le sorgho. Comme il portait son fusil, je l'appelai et je lui administrai sept coups de

bâton. A ce moment précis, surgit tout un groupe d'indigènes; ils s'écrièrent: « Voilà le type dont on a répandu le sorgho; il est armé d'un fusil et veut se battre contre nous. Eh bien, s'il en est ainsi, nous les battons tous ». A l'instant même, une grêle de flèches et de plomb s'abattit sur nous; une des femmes qui nous accompagnait, fut atteinte d'une balle et s'effronda. Le chef voulut s'enfuir mais je le saisis; je lui criai: « Arrête tes gens ». Mais il tenta de s'échapper alors que les balles et les flèches pleuvaient autour de nous. Vu le danger de mort dans lequel nous nous trouvions, j'ordonnai de tirer sur lui. Je le relâchai et il fut frappé dans le dos d'une balle et d'une décharge de plomb. Il s'écroura sur place (185).

57. Voyant que leur chef était tombé, les indigènes disparurent instantanément; de fait, tout le village était ivre car il y avait là une quantité énorme de sorgho. Nous avons peur à cause des nombreuses redoutes, faites de gros arbres coupés. C'est pourquoi nous passâmes par une sortie, située à l'arrière du village, et nous nous arrêtàmes en dehors de l'enceinte. En tout, il y avait six ouvertures; nous contournâmes tout le village pour aboutir à la grande porte par laquelle nous étions entrés et qui faisait face à notre camp. Nous discutâmes le cas de deux de nos hommes qui nous avaient accompagnés: comme nous ne les voyions plus, nous les croyions tués. Postés à la grande entrée du village, face au chemin conduisant à notre camp, nous vîmes tout à coup venir nos gens, arborant nos drapeaux. Nous demandâmes à Salum ben Sef el-Ismail, à Sleman (186) et à Korojero, un homme du Lufiji (187), si oui ou non les deux disparus étaient arrivés au camp. Ils nous répondirent qu'effectivement ils étaient rentrés au camp; ils y avaient amenés six femmes, faites prisonnières; ils étaient là et allaient arriver.

58. Dès leur arrivée, nous entrâmes dans le village pour l'occuper. Nous ne vîmes pas un seul homme, rien que des femmes, environ six cents; nous trouvâmes en outre quelques marchandises et une certaine quantité d'ivoire: environ vingt charges d'un poids d'un peu plus de 26 *frasilabs*. Nous vîmes aussi la jeune esclave, atteinte d'une balle; elle était étendue par terre, morte. Son mari était mon esclave personnel, il s'appelait

Bangura, c'est-à-dire lion, car il était très courageux (188). Quand il arriva et vit sa femme morte, il s'écria: « Au premier combat que nous livrerons, ce sera moi le premier tué ». Nous envoyâmes des hommes chercher Saïd ben Ali ben Mansur el-Hinawi, les autres hommes et nos marchandises afin de nous installer dans le village conquis. Tous nous rejoignirent. Nous nous mîmes à la recherche de nos porteurs Wanyamwezi qui avaient été dispersés et n'avaient pu piler leur sorgho. Nous cherchâmes également un certain nombre de nos esclaves. Aux alentours il y avait au moins une centaine de petits villages. Nous attendîmes quelque temps et quinze à vingt nous revinrent. Je sortis pour aller attaquer les villages. Dans l'après-midi, je parvins à inspecter tous les villages voisins: nous ne vîmes pas les habitants de ces lieux mais dans presque tous les villages, nous retrouvâmes certains de nos porteurs Wanyamwezi et des esclaves; sept étaient morts, quatre blessés. Je rentrai mais au moins une soixantaine de Wanyamwezi étaient manquants. Nous estimions que s'ils étaient morts, nous les aurions retrouvés; peut-être s'étaient-ils enfuis vers Tabora.

59. De cet endroit de l'Ugala où nous nous trouvions, jusqu'à Tabora, un courrier rapide ne mettrait pas plus de cinq jours, car la distance n'était pas bien grande. Mais nous ne pouvions partir et rentrer chez nous, car les charges étaient trop nombreuses et nous manquions de porteurs. Nous restâmes donc sur place et nous projetâmes d'attaquer Taka, le frère de Riova. Quand nous voulûmes mettre notre projet à exécution, Saïd ben Ali objecta que ce serait imprudent: « S'ils savent que je dispose seulement d'une partie de nos hommes, je risque d'être attaqué subitement. Il y a trop de marchandises ici; nous n'aurons pas assez de monde et seulement une centaine de fusils ». Nous demeurâmes donc sur place durant sept jours. Le huitième jour, subitement, ils nous attaquèrent. Ils étaient très nombreux: tout ce qui restait des Wagala et les Wakonongo sous la conduite de leur chef Taka. Ils nous attaquèrent au moment où nous faisons nos prières, à l'aube, avant que le soleil se lève. A leur premier cri de guerre, Bangura, dont la femme avait été tuée, se rua au devant de la horde et fut transpercé de lances. Nous nous précipitâmes dehors mais nous le vîmes déjà étendu



mort. Nous nous portâmes au devant d'eux, sauf Saïd ben Ali qui restait à l'intérieur du village. Nous leur livrâmes combat, nous les vainquîmes et les mîmes en fuite. Après deux heures, nous arrê tâmes la poursuite, mais nos esclaves et les Wanyamwezi ne revinrent qu'après quatre heures. Nous avons tué environ septante indigènes; nous mêmes nous n'avions que quatre tués et six blessés. Les nôtres rentrèrent.

60. Quatre jours tard, nous vîmes arriver des gens et nous crûmes à une nouvelle attaque, mais ils n'étaient pas nombreux. En sortant, nous reconnûmes que c'étaient des Beluchis (189); ils étaient une vingtaine, accompagnés d'une trentaine d'esclaves, ce qui faisait un total de cinquante. Ils venaient de Tabora et apportaient un message du gouverneur Saïd ben Salum el-Lemki, un autre message du chef de Tabora (190) et un autre de Shekh ben Nasib, qui avait été envoyé en Uganda par Seyyid Majid. Dans le passé, le pouvoir de Shekh ben Nasib el-Mutafi avait été très grand, plus grand que celui du gouverneur qui ne pouvait rien faire sans son autorisation (191). Il y avait aussi un message de mon père, Mohammed ben Juma el-Murjebi. Ils nous firent savoir qu'ils avaient appris notre combat. Cette nouvelle leur avait été apportée par des porteurs à nous, qui s'étaient enfuis. Le chef Taka avait cherché refuge chez eux et demandé leur protection. Il ne voulait pas la guerre mais la paix: ce qui était passé, était passé. Il avait trop peur de retourner dans les villages encore de son ressort. En dernier lieu, ils annonçaient aussi leur venue.

61. Après trois ou quatre jours, arrivèrent Shekh ben Nasib et son frère Abdallah ben Nasib, mon père Mohammed ben Juma, Nasor ben Kasim (192), Hilal ben Majid (193) et Saïd ben Mohammed el-Mezrui (194); ils étaient accompagnés d'un groupe de cinquante jeunes Arabes et de leurs esclaves, ce qui faisait en tout dans les cent cinquante fusils et même plus. Mon père les précéda; les autres avec Shekh ben Nasib n'entrèrent pas au village et campèrent à côté; ils disaient: « Nous n'entrons pas et nous ne mangerons pas chez vous, aussi longtemps que vous n'aurez pas fait droit à nos demandes ». Je leur répondis: « Entrez, je donnerai suite à vos demandes ». Ils entrèrent

et, à l'intérieur du village, réclamèrent les femmes capturées. Je marquai mon accord, à condition que, de leur côté, ils me dédommagent pour nos hommes tués. Ils acceptèrent ma proposition. Alors je leur remis les prisonniers en notre pouvoir et eux me dédommagèrent pour une valeur de 15 *frasilabs*. Ainsi se termina le litige. Tous les porteurs Wanyamwezi, qui avaient déserté, revinrent également. Nous nous remîmes en route, laissant sur place ceux qui étaient arrivés dernièrement et que nous avons signalés plus haut. Nous nous dirigeâmes vers Ukonongo; de là à Kawende; nous prîmes la route du Fipa et arrivâmes chez le chef Karombwe (195). Là je revis aussi mon frère Mohammed ben Masud el-Wardi, qui nous y avait précédé. Constatant qu'il y avait de la nourriture en abondance, il nous y avait attendu. Seul Juma ben Sef ben Juma avait continué son chemin; depuis quelque temps il était arrivé chez Samu en Itawa.

62. Arrivés à l'endroit où se trouvait Mohammed ben Masud, nous y demeurâmes six jours. Nous refîmes nos provisions car il y avait beaucoup de vivres sur place. Puis nous prîmes la piste du Fipa, en longeant le lac Tanganyika; ces étapes par monts et par vaux nous faisaient beaucoup souffrir. Nous arrivâmes dans l'Urungu (196), nous traînant péniblement. Nous longions toujours le lac d'Ujiji. Dans l'Urungu, nos provisions étaient épuisées; or la disette y régnait, de sorte qu'il était impossible de se procurer des vivres. Nous nous trouvions dans une situation vraiment critique. Notre caravane comptait en tout plus de quatre mille personnes car nous nous étions tous réunis, sauf Juma ben Sef qui avait pris les devants avec cinq à six cents hommes. Nous souffrîmes terriblement dans l'Urungu, avant d'atteindre l'Itawa.

63. Enfin, aux confins d'Itawa, nous parvînmes au village de Mkura, le fils de Samu. Ici il y avait beaucoup, beaucoup de cases et partout du manioc en abondance (197). C'est formidable ce qu'il pouvait y avoir de champs de manioc! Mais leur manioc était amer; ils le laissaient rouir dans l'eau durant six à sept jours pour le ramollir. Ensuite, ils le retiraient de l'eau et le laissaient sécher au soleil; ainsi il devenait parfaitement comes-



tible, tout en conservant quelqu'âcreté. Il était très fin au toucher et d'une blancheur éblouissante. Quand le manioc n'est pas encore parfaitement séché, on doit le rôtir au feu: il a très bon goût, tout en gardant quelqu'odeur. Quand il est complètement séché, il n'a plus aucune odeur. A notre arrivée, à cause de la faim qui les tenaillait depuis plusieurs jours, tous les Wanyamwezi et nos esclaves le mangèrent tout cru; d'autres le grillèrent sans le cuire. Mais toute la nuit et aussi le lendemain matin, près de 700 hommes souffraient de vomissements et de diarrhées. Leurs vomissures et leurs selles étaient blanches comme du papier, et une quarantaine d'hommes moururent (198). A ce moment arriva Juma ben Sef, qui avait été chez le grand chef Samu. Dès son arrivée, il nous dit: « Préparez vite du bouillon en quantité en y ajoutant du poivre et du gingembre et donnez-le leur à boire. Donnez-leur aussi beaucoup de viande de chèvre ». Par bonheur, il y avait là beaucoup de chèvres. Nous en prîmes un bon nombre, pas trop grasses et nous les préparâmes en y ajoutant une quantité suffisante de gingembre et de poivre. Beaucoup étaient gravement atteints et fort malades; nous leur donnâmes à boire ce bouillon et ils se remirent: il leur fallut encore trois jours pour reprendre un peu de forces. Chaque jour je leur fis prendre ces potions de bouillon auquel on avait mêlé du gingembre et du poivre. Lorsque les malades furent guéris, nous allâmes tous chez le fameux Samu. Tous nos gens purent le voir, excepté moi. Depuis que je lui avais infligé sa défaite, pas question pour lui de me recevoir et d'aucune façon je ne pus le voir.

64. Depuis son arrivée, Juma ben Sef avait réussi à lui acheter 300 *frasilabs* d'ivoire, mais quand je parus, le chef me fit dire qu'il n'y avait plus d'ivoire. Il apporta néanmoins 40 lots d'ivoire, pesant un peu plus de 65 *frasilabs*, sans que je dusse le payer. En faisant ce présent, il n'avait qu'un but: que je m'en aille, car il craignait que je reste davantage chez lui. C'est la raison pour laquelle il me fit dire qu'il n'y avait plus d'ivoire, sauf ce qu'il avait tenu en réserve pour moi. Cependant à cette époque, les éléphants pullulaient à Itawa à tel point que mes chasseurs partant le matin, revenaient l'après-midi avec 20 charges de défenses. Ils y prenaient vraiment plaisir et même les jeunes allaient de bon cœur chasser l'éléphant et le buffle. Ils en

abattirent un nombre incalculable. Nous avions avec nous un bon nombre de Waruemba.

65. Ayant séjourné vingt-cinq jours chez Samu (199), je décidai de me rendre au Ruemba, chez mes amis Mwamba, Kitimkaro et Shanza (200), chefs de Ruemba. Ces trois-là étaient vraiment les grands chefs, les autres étaient leurs fils, leurs oncles; leur pouvoir s'étendait sur tout le pays d'Ubisa (201), et on pouvait avoir confiance en eux. Je me rendis donc tout d'abord chez le chef Mwamba et il me donna 30 paires de défenses; de mon côté je lui remis quelques marchandises; je lui fis en outre une avance pour cent pointes d'ivoire. Ensuite, je me rendis chez le chef Kitimkaro qui me donna quinze lots d'ivoire; je lui remis pareillement quelques articles de troc et une avance de marchandises pour soixante pointes. Et enfin j'arrivai chez le chef Shanza qui me donna dix lots d'ivoire; à lui je remis quelques présents et une avance de marchandises pour me procurer encore 50 pointes. Ensuite je retournai chez Samu; à mon arrivée, j'appris que mes hommes avaient abattu beaucoup d'éléphants et obtenu certainement 400 *frasilabs* d'ivoire.

66. Durant tout ce voyage, j'avais avec moi quatre esclaves personnels que j'avais achetés à Abdessalam, un affranchi du capitaine Hilal (202), à l'époque où les esclaves étaient encore bon marché (203). Abdessalam voyageait avec Khamis, fils de Mtaa; il lui dit: « Achetez ces esclaves; ce sont des Wayao, d'excellents chasseurs d'éléphants (204). Je ne les vendrais pas, mais je suis endetté. Je vous demande 100 dollars: 25 dollars chacun ». Khamis, fils de Mtaa, répondit: « Je n'ai pas d'argent », et c'est ainsi qu'il me proposa de les acheter. Bon! Je lui donnai les 100 dollars. Un des quatre, par la suite, déserta dans l'Ugogo; les trois autres restèrent avec moi; ils s'appelaient Isa, l'autre Akilimali et le troisième Takdiri.

67. A mon retour du Ruemba, je trouvai qu'ils avaient abattu des éléphants pour un total de 100 *frasilabs* d'ivoire. Je dis à mon frère Mohammed ben Masud el-Wardi: « Tu vois que pour notre voyage nous avons beaucoup d'articles de troc: des étoffes en grand nombre et beaucoup de perles, à peu près pour 1.000

*frasilabs*. Reste sur place avec nos marchandises, les miennes et les tiennes. Ici, les perles ne sont pas recherchées, mais les tissus, tu les échangeras facilement, ici et au Ruemba. Les perles étant très recherchées dans l'Urua, moi je partirai pour l'Urua ».

68. Je décidai donc d'entreprendre ce voyage. Je laissai tous les tissus à Itawa chez Mohammed ben Masud, auprès duquel restèrent aussi les jeunes. Je pris avec moi 150 fusils, tout en lui laissant beaucoup d'autres. J'emportai toutes mes perles et aussi celles de mon frère Mohammed ben Masud. Je me fis accompagner de 800 Wanyamwezi; Saïd ben Ali ben Mansur, lui, emporta tout avec lui, perles et étoffes, ne voulant rien laisser derrière lui.

Ainsi nous partîmes pour l'Urua, en suivant la piste qui mène au Runda (205), chez le Kazembe. Neuf jours après notre départ, un messager de Mohammed ben Masud nous apporta la nouvelle suivante: « Depuis ton départ, nous avons acheté chez Samu une centaine de pointes, car il craignait que tu ne t'en ailles pas ».

Nous progressâmes par petites étapes, car nous étions dans la saison des pluies. Arrivant au Runda, le territoire du Kazembe, nous nous trouvâmes devant une large rivière, la Karongozi, frontière entre les terres de Samu, Kabwire et Runda (206). Durant la saison des pluies cette rivière est infranchissable et il faut la traverser là où elle est beaucoup plus basse. Certains de nos hommes passèrent de l'autre côté, dans le territoire de Runda, pour y acheter des vivres. Mais quatre furent tués et les fusils, perles et tissus qu'ils portaient avec eux, furent volés. Je demandai à Saïd ben Ali el-Hinawi: « Quel est votre avis? ». Il dit: « Envoyons quelqu'un en éclaireur. Si c'étaient des gens du Kazembe, pourquoi auraient-ils massacré nos hommes? » Les émissaires interrogèrent les habitants; ceux-ci répondirent: « nous les avons attaqués ouvertement et en force; si vous voulez vous battre contre nous, vous n'avez qu'à venir ». Ils disaient cela par bravade: en ce temps, les seuls chefs puissants étaient ces deux-ci: Samu et Kazembe; ils savaient que déjà nous avions défait Samu, mais chez eux l'issue serait autre; si nous voulions les attaquer, nous serions tous tués. En apprenant cette nouvelle et

les paroles provoquantes de ces gens-là, Saïd ben Ali, bien qu'il fût un homme très dévôt (207), me dit: « Il ne nous reste qu'une issue; il faudra se battre ». Nous envoyâmes des courriers rapides pour prévenir Mohammed ben Masud el-Wardi. Ceux-ci revinrent en marches forcées avec les jeunes et nos hommes. Ils furent placés sous le commandement de Juma ben Sef ben Juma et de moi-même, Hamed ben Mohammed ben Juma. Cependant lui était mon frère plus jeune; il était né quand j'apprenais déjà à lire. Nos hommes traversèrent la rivière sains et saufs et entrèrent dans le territoire hostile, mettant l'ennemi en déroute.

69. Nous nous battîmes pendant tout un mois; finalement nous prîmes le village du Kazembe qui fut tué dans le combat (208). Nous fîmes un énorme butin de guerre: un grand nombre de fusils, beaucoup d'ivoire et une innombrable foule de prisonniers. Ensuite nous reprîmes notre marche vers l'Urua, et, empruntant la piste de Mwero, nous arrivâmes chez le chef de Mpweto; avec lui nous longeâmes le lac Mwero et nous arrivâmes à l'extrémité du lac.

70. Le fleuve Congo prend ses sources au-delà de la Ruangwa (209); il passe par les Wausi (210), et en aval de Mrozi Katinga (211), il entre dans le lac Mwero. Il en sort dans le territoire de Mpweto. C'est là que nous le traversâmes en pirogues (212); sur l'autre rive nous nous trouvâmes à l'entrée de l'Urua. Mais les gens de ce côté étaient faibles et habitaient de tout petits villages. On appelle ces gens Wahemba (213) esclaves du tabac, car ils consomment le tabac tant en fumant qu'en chiquant, tandis que chez les Warua purs, fumer et mâcher du tabac était considéré comme une honte (214). Autrefois ces Warua étaient forts et très entreprenants.

71. Nous continuâmes notre voyage pour arriver dans une région, nommée Urimoto, où les Warua n'étaient qu'en nombre insignifiant (215). Les cases de cette population, aux proportions réduites et exigües, se trouvaient au pied des falaises et près de grottes dans lesquelles l'eau suintait et ruisselait. Au-dessous, environ douze pieds plus bas, il y avait une cavité avec deux ouvertures. Emportant des bougies, nous y entrâmes pour la visi-

ter. Nous descendîmes de plus en plus bas, comme par étages. Moi et Saïd ben Ali nous fîmes demi-tour, tandis que mon oncle Bushir ben Habib el-Wardi et un groupe de ses hommes continuèrent pour ressortir par la deuxième ouverture qui se trouve à un étage supérieur (216). Quand les indigènes de ce village apprenaient que les Warua, leurs voisins, voulaient leur faire la guerre, ils se refugiaient dans ces grottes en emportant des vivres; quant à l'eau ils la trouvaient sur place. La guerre étant terminée, ils sortaient pour aller réoccuper leurs petits villages aux flancs des falaises, car ils savaient que les Warua n'avaient pas de fusils. Après notre passage, Msiri, le grand chef du Katanga (217) décida de les attaquer; il s'y rendit pour les battre; à son arrivée, ils se retirèrent dans leurs grottes fortifiées. Mais Msiri amassa beaucoup de bois devant l'entrée des grottes et y mit le feu. Poussée par le vent, la fumée y entra et les occupants demandèrent de pouvoir se rendre. Ils purent sortir mais devinrent sujets de Msiri (218).

72. A l'époque où Msiri réduisit ces indigènes, nous étions déjà passés et nous nous trouvions dans l'Urua, chez Kajumbe, surnommé Chakuma, à cause de sa force (219). Ce chef était très puissant et avait beaucoup de sujets. Du temps de Chakuma, tous ceux qui arrivaient chez lui avec des marchandises, ne pouvaient en repartir sans son autorisation. Ils devaient rester sur place et, de tous les côtés de l'Urua, on apportait de l'ivoire; on faisait le troc et on payait l'impôt. De chaque vendeur d'ivoire, il percevait un impôt d'un quart de roupie ou un peu plus; c'était la taxe revenant au chef. Lorsque vous arrivez, immédiatement des soldats vous entourent, pour que le chef puisse ainsi lever une taxe sur chaque pointe d'ivoire achetée. Jamais un Mungwana n'obtiendrait l'autorisation de se rendre dans une région voisine sous sa dépendance; même si vous deviez rester dix ans, en tout cas, vous resterez chez lui jusqu'à ce que toutes vos marchandises soient épuisées. Nous constatâmes qu'il nous restait beaucoup de perles. Les indigènes les désiraient grandement, mais ils n'avaient que peu d'ivoire. Par mois, nous ne pouvions acquérir que six ou sept pointes, parfois dix, grandes ou petites. Cette situation nous contrariait très fortement. Survinrent des indigènes qui nous apprirent qu'il y avait de l'ivoire en abon-

dance chez Mrongo Tambwe et Mrongo Kasanga (220), mais que les gens de là-bas craignaient de venir chez Kajumbe, car celui-ci était vraiment un homme intraitable: il prenait un grand honoraire; cet honoraire, c'était la taxe (221). Depuis une année que nous nous trouvions en cet endroit, nous n'achetions de l'ivoire que pointe à pointe; c'est pourquoi nous cherchâmes à partir de cet endroit.

73. Et voilà que des gens du Katanga, de Msiri, m'apportent en cadeau douze belles pointes d'ivoire. En effet, il avait entendu que je voulais pénétrer au Katanga pour lui faire la guerre. Je n'en avais pas encore l'intention, mais ayant appris la défaite de Samu et du Lunda Kazembe, il me prêtait ce dessein et, comme il me craignait, il fit apporter cet ivoire et chargea ses hommes de me dire: « Tippo Tip, j'ai entendu que vous voulez venir vous battre contre moi, alors que je n'ai aucune palabre avec vous ». Je leur répondis: « Si, car j'ai appris que c'est un homme très méchant qui attaque les gens sans nécessité et sans raison; par conséquent, je n'ai pas d'alternative: je viendrai attaquer votre méchant chef à moins qu'il ne m'apporte encore au minimum vingt pointes semblables à celles qu'il m'a offertes ». Les émissaires me répondirent: « D'accord, nous les apporterons » (222). Je leur dis encore: « En partant d'ici, je me rendrai chez Mrongo Tambwe ». Ils répliquèrent: « Est-ce que Kajumbe vous laissera partir? ». Et je répondis: « Ne vous en faites pas; si on ne veut pas nous laisser partir de bon gré, nous partirons de force. Il n'a aucun droit de nous retenir car il n'y a plus d'ivoire ici; et puis, les Warua craignent de m'en apporter parce que le chef, à chaque vente, prélève trop de taxes ». Les envoyés de Msiri retournèrent chez eux. Dix jours plus tard, nous voulûmes partir mais Kajumbe Chakuma ne nous en donna pas l'autorisation. Nous partîmes quand même et de force. Il s'ensuivit une grande palabre. Nous nous battîmes un peu plus d'une heure, puis le chef et ses guerriers prirent la fuite. Il y eut plusieurs morts dans leurs rangs et nous fîmes plusieurs prisonniers. Le jour suivant, il nous députa des émissaires pour demander un arrangement. On conclut la paix et il me fit apporter neuf grosses pointes d'ivoire; de mon côté, je libérai les prisonniers et nous nous quittâmes en paix.



74. Nous arrivâmes dans l'Urua chez le chef Mseka (223), qui réside non loin de Kajumbe. Le troisième jour, ils demandèrent où nous voulions aller. Nous leur répondîmes: « Là où l'on nous vendra de l'ivoire ». Mais déjà le deuxième jour, une dizaine de Warua étaient arrivés chez Mseka, apportant six pointes d'ivoire: si nous en voulions d'autres, nous devrions nous rendre auprès de leur chef. Je demandai alors: « De quel chef êtes-vous les hommes? » Ils répondirent: « Nous sommes des hommes du grand chef Mrongo Tambwe; c'est lui notre chef ». Je dis: « D'accord, nous viendrons ». Deux de ces hommes prirent les devants; les autres nous attendaient. Le lendemain, nous reprîmes notre marche; nous campâmes deux nuits le long de la piste et le troisième jour les hommes de Mrongo Tambwe nous dirent: « Ici la piste se scinde en deux; l'une passe par la forêt; l'on n'y rencontre aucun village et il n'y a pas d'eau, mais on y sera en paix ». « Pourquoi dites-vous: en paix? Sur l'autre piste, aurions-nous à craindre des difficultés? ». « En effet, car Mrongo Tambwe et Mrongo Kasanga, son frère, sont très hostiles l'un à l'autre, du fait qu'ils se disputent la chefferie de leur père. Ils se sont battus et le vaincu s'est réfugié à proximité d'une autre chefferie; lui et ceux qui l'ont suivi sont privés de tout, car leurs revenus provenaient de la pêche au lac (224). En outre, ils faisaient la chasse à l'éléphant; ils les poussaient dans le lac et alors, de leurs pirogues, ils les attaquaient, et ainsi ils obtenaient beaucoup d'ivoire » (225).

75. Ce lac a la grandeur de presque la moitié ou du tiers du lac Tanganyika-Ujiji. A cet endroit se rencontrent tous les clans des villages de l'Urua. Certains y apportent toutes sortes d'articles de troc; d'autres des perles et des bracelets; d'autres encore des chèvres, des esclaves, des *viramba* ou tissus en raphia, semblables à des tissus de Madagascar, mais en pièces de petites dimensions d'une aune environ ou d'une aune et demie (226). Le Warua et aussi les gens du Manyema tissent eux-mêmes leurs étoffes et ils les préfèrent aux tissus d'importation dont ils n'aiment pas s'habiller. Les *viramba*, à cette époque, servaient de monnaie (227); les indigènes troquaient les *viramba* et l'huile de palme contre des poissons. Il s'y rassemblait parfois plus de cinq à six mille hommes venus acheter du poisson.

Certains séchaient le poisson au feu et l'emportaient chez eux comme provision; d'autres le revendaient; d'autres encore portaient leurs poissons jusqu'en Irandi, là où l'on fabrique les *viramba* (228).

On troque le poisson contre des *viramba*; on achète du poisson avec des esclaves et même avec de l'ivoire. Le poisson est donc la grande valeur commerciale des Warua. Chaque chef est riche, car il touche des taxes. Jamais je n'avais vu autant de poisson qu'ici. Les pirogues de pêche sortent le soir, au moins une centaine; elles ne reviennent que le matin. Chaque pirogue est montée par deux hommes, un par devant, un par derrière. L'intérieur de la pirogue grouille de poissons, d'un bout à l'autre et de bas en haut. Et de beaux poissons! Et bon marché! Pour les petits poissons, on payait une perle de verre; pour les plus grands, sept à dix perles de verre seulement. Ces gens acquièrent ainsi un grand bien-être de la vente des poissons et des droits levés sur les poissons et l'ivoire. Ils tuent l'éléphant dans l'eau: ils s'en vont dans les forêts des Warua; ayant repéré des éléphants, ils les poursuivent et les poussent dans le lac; puis ils s'embarquent dans leurs pirogues et les tuent. Mrongo Tambwe avait été chef mais il se fit battre par Mrongo Kasanga et c'est ce dernier qui régna.

76. Avant même que nous eussions pénétré dans leur région, les hommes de Mrongo Tambwe arrivèrent, apportant de l'ivoire; ils nous dirent d'emprunter la piste de la forêt, plus tranquille, bien que plus difficile, parce que nous aurions à passer la nuit le long de la route et qu'il n'y avait ni villages, ni eau potable ni vivres; c'est seulement après le deuxième jour que nous atteindrions les villages. Si, au contraire, nous voulions passer par la piste habitée, nous n'obtiendrons pas l'autorisation d'aller chez eux. Ils dirent: « S'ils vous voient, ils vous tueront ». Alors je leur dis: « Laissez-nous deux hommes pour nous montrer le chemin; nous les déguiserons: il mettront des habits de nous autres, Arabes; vous passerez par cette piste-ci et avertirez Mrongo Tambwe. S'il plaît à Dieu, nous arriverons; n'ayez pas peur ». Ils partirent donc de leur côté et nous nous mîmes en route sous la conduite des deux guides.

77. Nous marchâmes jusque vers midi et arrivâmes à proximité d'un village où nous campâmes. Le matin nous entrâmes dans le village, mais le chef se trouvait au lac. De très grands villages se succédaient les uns aux autres. De l'endroit où nous avions campé, il nous fallut cinq heures pour les traverser et arriver chez le chef. Chaque village, très peuplé et bien pourvu de vivres, était muni d'un *boma*. Nous nous reposâmes et l'après-midi des messagers du chef Mrongo Kasanga vinrent nous dire de la part de leur chef: « Demain vous partirez d'ici pour venir chez le chef Mrongo Kasanga; il vous appelle ». Je répondis: « Nous autres, nous sommes des alliés du chef Mrongo Tambwe ». Ils répondirent: « Mrongo Tambwe a été défait par nous; il s'est enfui dans la brousse, dans la forêt. N'y allez pas, sinon nous vous battons vous aussi et nous prendrons tous vos biens ». Je répondis: « C'est ce que nous verrons ».

78. Le jour suivant, ils revinrent; je leur dis: « Demain nous partons pour Mrongo Tambwe ». L'après-midi, des Warua du lac, voyant certains de nos hommes, leur dérobèrent habits et récipients d'eau. Nos hommes vinrent se plaindre chez moi. Je désignai des hommes pour aller les attaquer, mais Saïd ben Ali Mansur el-Hinawi dit: « Attendez plutôt; demain nous enverrons quelques-uns de nos gens demander des explications au chef ». Cependant la nuit nous les entendîmes battre les tam-tams de guerre. Les deux indigènes de Mrongo Tambwe, qui nous servaient de guides, nous dirent: « Ce sont les tam-tams de guerre; demain ils nous attaqueront ». De grand matin nous ajustâmes nos bagages pour nous mettre en route. Quelques hommes à nous se rendirent à l'eau mais tout à coup ils retournèrent en vitesse: deux d'entre eux étaient blessés par des flèches, le premier mourut bientôt, le deuxième n'était blessé que très légèrement. Aussitôt nous battîmes les tambours de guerre pour alerter nos soldats. En vue d'attaquer les Warua, un nombre important de nos hommes se rangèrent en ordre de bataille, les Wanyamwezi occupant la première ligne. Les Wanyamwezi engagèrent le combat contre les Warua mais quand ils eurent quatre des leurs tués, de même qu'un jeune esclave, ils refluèrent en vitesse derrière nous avec les esclaves. De cette façon, c'était nous maintenant qui faisons front contre les

Warua. Nous leur livrâmes combat et, en quinze minutes, nous eûmes nettoyé la place et fait de nombreux prisonniers; les autres avaient trouvé la mort sur place. Nous mîmes le feu aux villages et nous capturâmes dans les quatre cents femmes.

79. Vers neuf heures (3 h. de l'après-midi), nous arrivâmes au lac mais tous les villages de la rive étaient abandonnés. Le chef et ceux qui étaient venus acheter du poisson, tous avaient pris la fuite. Voyant les villages en flammes, certains se sauvèrent en pirogue et se réfugièrent sur les petites îles dans le lac; d'autres s'enfuirent vers les villages d'alentour. Ceux-là, on les laissa s'enfuir. Le soir, nous étions de retour dans notre camp; à part les cinq Wanyamwezi et le sixième, tué le matin près de la source, nous n'avions pas subi d'autres pertes.

80. Nous nous couchâmes mais vers l'aube (3-4 h. du matin), nous entendîmes des ferraillements et les tam-tams des Warua; nous crûmes à une nouvelle attaque. Mais les deux guides du chef ami, Mrongo Tambwe, nous dirent que c'étaient des hommes à eux. Il y en avait bien cinq cents, venus nous chercher et nous conduire auprès de Mrongo Tambwe, qui nous invitait. Il se rendait dans les villages construits sur la rive du lac: c'est là que nous devions le rencontrer. Nous partîmes à deux heures (8 h. du matin) et nous arrivâmes vers huit heures (2 h. de l'après-midi). Nous trouvâmes Mrongo déjà là, bien avant nous.

81. Après une dizaine de jours, les divers clans, sujets de Mrongo, étaient revenus, chacun dans son village, et le marché avait repris comme auparavant; l'ivoire aussi commença à se vendre peu à peu. Ce marché était extrêmement fréquenté: on y rencontrait des foules de Warua venus de partout. Le chef nous estimait beaucoup. Au bord du lac, il y avait aussi une multitude de canards. Nous partîmes les voir; ils s'envolaient en groupe, souvent l'un derrière l'autre. D'un coup de fusil, l'on pouvait en tuer jusqu'à trente à la fois. Il y avait abondance de tout: de vivres, de viande, de poisson. Le chef nous envoyait une pirogue toujours pleine de toutes sortes de poissons. Tous les jours, je donnais à nos gens des vivres sans aucune restriction, tant étaient

nombreux ceux qui les apportaient. Vraiment, chaque jour, c'était l'abondance.

82. Nous restâmes neuf mois en cet endroit; pourtant nous n'avions reçu qu'un centaine de *frasilabs* d'ivoire, alors que chez Kajumbe nous en avons obtenu 150 *frasilabs*. Il nous restait toujours beaucoup de marchandises, et nous comprîmes qu'il n'y avait plus tant d'ivoire ici. Quelques indigènes nous informèrent qu'il y avait beaucoup plus d'ivoire à Irande; d'autres nous disaient qu'il y avait surtout des *viramba*. Ces derniers, nous ne les crûmes pas, car, depuis le commencement du monde, aucun Mungwana n'y était allé. Alors pourquoi n'y aurait-il pas d'ivoire là-bas? Nous décidâmes donc de partir pour Irande et nous informâmes le chef Mrongo Tambwe de notre décision. Il marqua son accord et nous lui demandâmes des guides pour nous montrer le chemin. Il nous donna sept hommes.

83. Ces jours-là apparurent des émissaires de Msiri, le chef du Katanga, apportant vingt-cinq pointes d'ivoire. Je leur demandai s'il y avait beaucoup d'ivoire chez eux et ils me répondirent qu'il en avait beaucoup mais que les gens voulaient des tissus et non pas des perles. Alors je conseillai à Saïd ben Ali de rebrousser chemin et d'aller chez Msiri. « Tes étoffes, tu n'as pas voulu les laisser ni en Itawa chez Samu, ni au Ruemba; tu les as toutes emportées avec toi. Là où nous allons, comme ici, on ne veut pas d'étoffes. Va chez Msiri et explique lui ce que tu veux de lui; va aussi chez Samu où se trouvent les autres gens de ta suite ». Je lui remis trente fusils et il se mit en route (229). Dix jours plus tard, nous partîmes aussi et le chef Mrongo Tambwe nous donna des guides pour montrer le chemin. Nous nous rendîmes d'abord chez le chef Kirua, un Luba (230). C'est là que se termine le lac; il n'y a plus que la rivière; celle-ci vient de plus haut, de l'Urua, puis elle entre dans le lac et en ressort. Nous l'avons traversée à l'endroit où elle sort du lac. Chez les Warua, certains appellent cette rivière Kamarondo; d'autres l'appellent Lualaba (231).

84. Ayant traversé la rivière, nous fîmes deux journées de marche normale. Nous apprîmes que le nommé Juma ben Salum

wad Rakad — son nom de caravanier était Juma Merikani (232) — était arrivé à proximité de Kirua, chez un chef dont j'ai oublié le nom. Je voulus me rendre chez ce Juma et repassai la rivière dans l'autre sens, celui d'où nous étions venus. Arrivé chez lui, je lui demandai: « Avez-vous décidé de rester sur place ou pensez-vous à poursuivre votre route, plus en avant »? Il dit: « Je ne songe pas à me rendre dans une région dont je ne connais rien encore. Restons ensemble. Les Warua apporteront leur ivoire; nous l'achèterons progressivement et je prendrai des renseignements. Mais aller ailleurs, sans que je sois renseigné sur les lieux et les habitants, il n'en est pas question ». Je lui fis alors la proposition suivante: « Ecoutez! J'ai ici avec moi tout mon ivoire; je le laisserai ici chez vous et à mon retour, je le reprendrai ». Il me dit: « D'accord, mais ne serait-ce pas mieux de rester ici ensemble? J'ai appris que Irande et ses environs sont très peuplés ». Je répondis que j'avais décidé de ne pas rester avec lui au même endroit. Comme nous n'avions pas assez d'hommes pour porter notre ivoire, je confiai à Juma ben Saalum 300 *frasilabs* d'ivoire et nous nous quittâmes.

85. Nous nous mîmes en route et nous arrivâmes à Irande: pas de trace d'ivoire et, de même, nous ne vîmes pas d'éléphants. Les villages étaient si étendus que c'est difficile d'en donner une idée. Leur principale occupation consiste à tresser des *viramba*. Leurs villages étaient formés de groupes de maisons, construits ça et là, comme des rangées de girofliers; entre les cases un espace de quarante aunes est resté libre et, de chaque côté, se rangent cinquante maisons. Au milieu du village s'élève une bâtisse fort haute, la *barza* (233); c'est là que travaillent les artisans qui tressent les *viramba*. On pouvait ainsi traverser un village durant six, sept, huit heures: des maisons toutes pareilles sont rangées des deux côtés, et, au milieu, l'atelier où l'on travaille en commun.

Nous prospectâmes la région d'Irande pour découvrir de l'ivoire, mais rien, rien que des *viramba*. Ils ne connaissaient pas encore les Wangwana ni ce qu'était un fusil. C'est dans ce pays que se rendaient les Warua pour y échanger leur poisson contre des *viramba*. S'ils voyaient de l'ivoire, ils l'achetaient à un prix très bas. Mais l'ivoire ne s'y trouvait pas miraculeusement.



Les Warua n'avaient pas de fusils; leurs armes consistaient en des arcs et des flèches; quant aux fusils, non, ils ne les connaissaient pas. Voyant nos fusils, ils nous demandèrent si c'étaient peut-être des pilons, parce qu'ils ressemblaient quelque peu à des pilons de mortiers. Nous répondîmes: « Bien sûr, ce sont des pilons ».

86. Nous continuâmes notre voyage et nous arrivâmes enfin chez le chef Rumba (234). Il n'y avait pas d'ivoire car leur principale occupation était le tissage des *viramba* déjà mentionnés. Chaque village que nous traversions était d'une très grande étendue et on aurait dit que chaque village couvrait une région entière. Nous traversâmes ainsi les fiefs de nombreux chefs et arrivâmes chez le grand chef Sangwa (235); et aussi chez Mkafuma (236), dans la région nommée Mfisonge (237).

87. Dans ces régions, la dignité de chef n'était pas héréditaire: des hommes venus d'une autre région payaient aux gens du pays le privilège d'être leurs chefs. Alors, ils les reconnaissaient comme leurs chefs pour une période de deux ans. Quand un chef était ainsi investi, un autre homme, venu de loin, construisait son habitation dans la forêt voisine; il donnait aux gens des marchandises, des esclaves, des chèvres, divers articles de traite, des perles, de l'huile de palme jusqu'au moment où, après deux ans, le premier quittait; alors le deuxième prenait sa place. C'est ainsi que se transmet le pouvoir là-bas. Certains n'achèvent pas même leur terme de deux ans (238). En outre, dans ce pays, si quelqu'un est mort endetté, ne laissant pas de quoi rembourser son créancier, il n'est pas enterré. S'il est enterré quand même, ce sont ceux qui l'ont enterré qui devront rembourser la dette. Le cadavre de l'insolvable est placé entre deux poteaux et puis suspendu entre ceux-ci; à ses pieds on dépose sa hache, sa houe, son ceinturon. Alors le frère de l'homme décédé dira au créancier: « Si tu veux être remboursé, prend la hache ou la houe du défunt ». Ainsi le veut la coutume de ces gens-là.

88. Dans la contrée que nous traversions alors, on nous créa beaucoup de difficultés; on nous volait beaucoup sans que

nous puissions faire grand-chose pour nous défendre, car ils se conduisaient comme si nous ne portions pas d'armes mais tenions en main des pilons. Un jour, nous rencontrâmes sur notre route un indigène qui parlait parfaitement le kirua car un grand nombre de ces gens voyageaient jusqu'en Urua. Nous aussi, nous parlions le kirua. Il nous demanda: « En réalité, que cherchez-vous? » Nous lui répondîmes que nous cherchions uniquement de l'ivoire. Alors il répondit: « Si vous voulez de l'ivoire, il vaut mieux traverser la rivière Rumami (239) du côté de Koto (240), car là vous trouverez beaucoup d'ivoire; ou bien allez jusqu'en Utetera (241), chez le grand chef Kasongo Rushie (242) Mwana Mapunga (243). Ce n'est pas loin d'ici et là vous trouverez de l'ivoire en abondance.

89. Mais le chef Kasongo Rushie est très vieux; il avait deux sœurs qui s'appelaient, l'une Kina Daramumba (244) et l'autre Kitoto (245). Nous avons entendu des vieillards de chez nous qu'il y a très longtemps, le grand chef d'Urua était Kumambe, nommé par après Rungu Kabare (246); il était puissant et régnait sur tout l'Urua, jusqu'à Mtowa. Tout le pays du Manyema (247) et le long de la rivière Rumami, il le conquit et le soumit à son pouvoir; il arriva même dans l'Utetera, où il captura ces femmes Kina Daramumba et Kitoto du clan de Mwana Mapunga.

Là il y a énormément d'ivoire. Deux pistes y conduisent: une qui mène à Nsara, dont le chef est appelé Mwinyi Nsara, ce dernier terme étant le nom même de la région (248); par cette piste vous arriverez chez Kasongo Rushie, allié des Nsara; l'autre piste conduit à Mkahuja (249), dont les gens sont en dispute avec Kasongo Rushie et voudraient lui faire la guerre. Les Nsara, les Nguo (250), les Kibumbe (251), les Iziwa (252), les Mkatwa et les Msangwe (253), en tout plus d'une vingtaine de grands chefs et encore un nombre plus important de petits chefs, tous désirent attaquer Utetera. Mais les Watetera sont très nombreux; seulement ils manquent quelque peu d'intelligence; de leur côté, ceux qui voudraient les attaquer, les craignent trop, car chaque fois qu'ils les ont attaqués, ils furent défaits, à cause de cette peur ». Ce que me racontait cet indigène, je l'annotai intégralement (254).

90. Nous continuâmes notre voyage et nous arrivâmes à une bifurcation. Des hommes s'y tenaient; ils nous questionnèrent: « Où allez-vous? » Nous répondîmes: « Nous allons chez Kasongo Rushie dans l'Utetera ». Ils répondirent: « Alors prenez ce chemin-ci ». Nous suivîmes ce chemin et nous dormîmes dans un village le long de la piste; le matin, nous repartîmes et vers midi nous débouchâmes dans un autre village. Les villages se succédaient, très rapprochés les uns des autres. Ils étaient construits autrement que ceux que nous avons déjà traversés. Ils étaient construits à la manière des Warua; très nombreux, on les voyait s'étirer sur de grandes distances car le terrain était assez découvert. Nous y demeurâmes une douzaine de jours, durant lesquels il pleuvait chaque jour. On nous apporta quantité d'ivoire et à des prix abordables: deux bracelets, un collier de cauris et une pièce de tissus pour trois ou quatre *frasilabs* d'ivoire. Vraiment, l'ivoire n'y avait aucune valeur. En somme, on pouvait donner ce qu'on voulait et dire: « Va-t-en, vite ». Mais après douze jours, l'ivoire se fit tout de même rare.

91. Survint un indigène qui parlait très bien le kirua, un madré compère qui se nommait Pange Bondo (255). Il m'apporta quatre pointes, je crois, et me proposa un pacte d'amitié. Je lui répondis: « D'accord, tu seras mon ami ». Et il me raconta: « Voilà, j'étais le chef de cette région; selon notre coutume, quand on est né fils de chef, on a le droit de devenir chef également. Seulement ici, quand un chef de clan abandonne le pouvoir, le chef d'un autre clan lui succède et cela autant de fois qu'il y a de clans auxquels ce droit revient; le chef exerce ce pouvoir durant deux ou trois ans, puis il dépose son mandat et un autre prend sa place ». Mais lui, Pange Bondo, son terme de chef expiré, ne voulut pas s'en aller. Il s'ensuivit une bataille et le chef qui, selon la coutume, aurait dû lui succéder, fut tué. On choisit un autre successeur et on dit à Pange Bondo: « Toi, tu ne seras plus jamais chef ici ni personne de ton clan, ni aucun de tes descendants, jamais, car tu as enfreint notre coutume ». Ainsi Pange Bondo savait qu'il ne deviendrait plus chef; quand son tour venait, un autre homme était désigné comme chef.

92. Constatant que le commerce faiblissait et que l'ivoire se faisait rare, nous envisageâmes de partir pour Utetera. Cependant les indigènes de Mkahuja disaient que nous ne pouvions partir vers l'Utetera, mais seulement vers Kirembwe (256). Le lendemain nous nous mîmes en marche vers les confins de l'Ukahuja. A notre arrivée à la limite des terres de l'Ukahuja, dans l'après-midi, le chef arriva, accompagné de quatre cents hommes. Il nous demanda: « Où allez-vous? » Je répondis: « A Utetera ». Le chef dit: « Donnez-nous des marchandises et nous vous en donnerons la permission ». Nous lui donnâmes des marchandises: environ vingt pièces d'étoffes et pour ses hommes, dix pièces d'étoffes avec dix *frasilabs* de perles. Puis il me dit: « Bon, ça va ». A ce moment surgirent des hommes de Kirembwe; ils dirent: « Vous devez aller chez Kirembwe; vous n'irez pas dans l'Utetera. Ces Watetera, nos hommes veulent aller les combattre. C'est pourquoi maintenant, vous et nous, nous irons ensemble les battre. L'ivoire sera pour vous, nous prendrons les femmes ». Je répondis: « Nous ne partirons pas avec vous, nous irons seuls chez le Kasongo d'Utetera ». Et nous demeurâmes là. Le soir, quatre indigènes d'Utetera se présentèrent; ils avaient traversé la forêt pour nous trouver là où nous campions. Ils demandèrent: « Où est Tippo Tip? » On les conduisit devant moi et je leur demandai: « D'où venez-vous? » Ils répondirent qu'ils étaient des gens de Kasongo Rushie. Je dis: « Que voulez-vous? » Ils répondirent: « Le chef nous a envoyés; il demande que vous veniez chez lui; chez nous, il y a beaucoup d'ivoire; d'ailleurs l'ivoire que vous venez d'acheter vient de chez nous ». Je marquai mon accord; puis j'ajoutai: « D'ailleurs l'Utetera est aussi mon pays et Kasongo est aussi mon grand-père » (257). Ils demandèrent: « Comment? » Et je leur racontai: « Il y a longtemps le chef d'Urua, Rungu Kabare Kumambe, faisait partout la guerre; parvenu dans l'Utetera, il fit prisonnières deux femmes. Kina Daramumba et Kitoto, et les emmena à Urua. Le hasard voulut que mon grand-père Habib ben Bushir el-Wardi, père de ma mère, passât par l'Urua. Il vit ces deux femmes et en acheta une qu'il prit comme concubine. Celle-ci mit au monde ma mère. Plus tard, après ma naissance, ma grand-mère me raconta: « chez nous, je suis une cheffesse très puissante et l'ivoire, chez nous, est très abondant et notre frère, qui est

notre frère aîné, c'est Kasongo Rushie Mwana Mapunga ». C'est pourquoi, je suis décidé d'y aller et je combattrai quiconque voudrait m'en empêcher. Vraiment, je veux rentrer dans mon pays » (258).

93. Au total il y avait sept hommes: quatre retournèrent sans tarder; trois restèrent auprès de nous et comme ils avaient grand peur, nous les cachâmes. Durant la nuit, les tam-tams résonnèrent et ces indigènes nous dirent que le lendemain nous serions attaqués. Le matin, Mkahuja, le chef des Wakahuja, arriva avec environ quatre cents hommes. Nous étions entourés de villages, tous très grands. Aussi chacun de nous avait-il chargé son fusil de chevrotines et de plomb. A ce moment précis, alors que nous étions occupés à boucler nos bagages et à enrrouler nos tentes, on apporta deux pointes d'ivoire. Ceux de ma famille qui se trouvaient là, me dirent de prendre les devants avec les fusils, tandis qu'ils resteraient en arrière pour conclure le marché. Mais je répondis: « Il n'est pas question de faire cela; les indigènes des environs ont battu les tam-tams de guerre toute la nuit et les Watetera, qui sont avec nous, nous ont suffisamment prévenus que le combat est imminent; en outre, leur chef, le chef suprême des Kirembwe, nommé Kingoingoi (259), nous barre la route. Il vaut mieux que nous fassions l'achat et que tous se tiennent sur leurs gardes ».

94. Pendant que nous marchandions, nous fûmes entourés par un grand nombre d'indigènes parmi lesquels le chef et ses hommes à lui. J'avais donné ordre à mes hommes de ne pas tirer — et la défense était absolue — aussi longtemps qu'on ne nous attaquerait pas. En effet, ils croyaient toujours que nos fusils étaient des pilons et il valait mieux qu'ils restent dans cette conviction. Soudain retentirent deux coups de fusils, puis apparurent deux de nos Wanyamwezi, touchés par des flèches. Au même moment, les indigènes qui nous entouraient, nous jetèrent leurs lances. Nous fîmes feu. Lorsque les fusils se turent, le chef et ses hommes gisaient par terre, morts. Rares étaient ceux qui avaient réussi à s'échapper; plus de sept cents indigènes furent tués. Les Watetera avaient aussi trouvé la mort, et parmi les nôtres, trois avaient été touchés par des

balles: un d'eux mourut mais les deux autres se rétablirent. Mes hommes prirent d'assaut les deux villages voisins et capturèrent un millier de femmes et d'innombrables chèvres. Ensuite nous quittâmes notre campement pour nous installer dans les villages mêmes. Après en avoir incendié un bon nombre; nous construisîmes un *boma*. Dans l'après-midi, nous vîmes encore apparaître environ deux cents indigènes, mais ils se tinrent à bonne distance. Nous choisîmes une femme et l'envoyâmes auprès d'eux pour les inviter à s'approcher. Alors ils s'approchèrent sans crainte et nous remirent leurs lances, arcs et flèches. Ils demandèrent de pouvoir reprendre les porcs. Nous les leur accordâmes et ils s'efforcèrent de les attraper. Il y avait là des porcs formidables, ils les lièrent et prirent congé de nous en disant qu'ils rentraient chez eux. Je leur répondis: « C'est bien ». Mais, avant de partir, ils nous avaient questionnés: « Que ferez-vous de nos frères tués? Allez-vous préparer quelque médecine pour les ramener à la vie? » Nous leur répondîmes: « Ils sont définitivement morts ». Dans leur ignorance, ils s'imaginaient que nos fusils étaient comme les éclairs et le tonnerre. Les orages étant fréquents chez eux, ils avaient vu assez souvent des arbres ou des hommes frappés par la foudre; ainsi, entendant les coups assourdis des fusils, ils s'étaient imaginés que c'était le tonnerre (260).

95. Je leur ordonnai de m'envoyer Pange Bondo, mon ami qui parlait si bien le kirua. D'ailleurs, moi aussi, pour avoir voyagé auparavant dans l'Urua, je parlais assez bien le kirua. J'ai déjà dit que cet homme, Pange Bondo, qui connaissait si bien le kirua, ne pouvait plus redevenir chef, ni lui ni personne de sa lignée parce qu'il avait causé la mort d'un autre chef. C'est lui donc que j'avais ordonné aux indigènes d'aller me chercher. Déjà une bonne partie de la soirée s'était écoulée, quand tout à coup nous entendîmes des cris: « *Viyee Karombwe*, c'est-à-dire: Hola, le grand chef (261). C'est moi, votre ami Pange Bondo, je viens vous embrasser les pieds; me permettez-vous d'entrer dans votre *boma*? » Je répondis: « Entre ». Il entra en tremblant, me salua profondément et dit: « Beaucoup de gens de Mkahuja ont agi en traîtres en s'alliant au chef des Kirembwe et à Kungwa Kawamba (262) pour vous barrer la route vers l'Utetera. Heu-



reusement pour vous, ils ont tout gâché ici, car leur intention était de vous attaquer sur la route, par surprise. Maintenant que je suis ici, je vous demande d'appeler ceux qui sont venus avec moi et de m'investir de nouveau comme chef. Ils voudraient obtenir la remise en liberté de leurs enfants. Je vous prie d'agréer cette demande car les prisonniers Watetera sont nombreux tandis que le nombre de leurs gens capturés est minime ». Je demandai: « Comment pourrais-je distinguer les Watetera des autres? » Pange Bondo répondit: « D'abord mettons-nous d'accord; je me chargerai du reste ».

Je fis donc appeler tous ces indigènes et leur dis que s'ils voulaient retrouver la paix et leurs enfants, ils devraient reconnaître Pange Bondo comme leur chef. Ils donnèrent leur consentement, en ajoutant: « Rendez-nous nos fils ». J'acceptai et cette même nuit, Pange Bondo fut de nouveau proclamé chef. Ils prirent de la terre glaise, la malaxèrent avec un peu d'eau et en enduisirent sa tête. Puis on fit un bonnet et on le lui mit sur la tête et le bonnet s'y fixa bien. A son cou, ils attachèrent un collier de dix poussins; puis ils l'installèrent sur un siège. Et ainsi il était de nouveau revêtu du pouvoir de chef. Durant dix jours, il devait garder la tête enduite d'une couche de terre glaise et surmontée du bonnet, de même, son collier de poussins, vivants ou morts.

Finalement tous ses gens partirent. Le matin, sous la conduite de leur chef, ils revinrent nombreux pour réclamer leurs jeunes gens. Le chef m'appela et me dit confidentiellement: « Il n'y a même pas une centaine de jeunes gens à moi; appelez chaque homme individuellement. Quand vous verrez que je regarde par terre, vous direz: c'est un Mtetera; quand vous me verrez visage et les yeux levés en haut, alors dites que c'est un jeune homme à nous ». Je lui signifiai que j'avais compris. Alors nous allâmes au dehors sur la grande place découverte. Je portai un grand registre. Chaque fois qu'on me présentait un homme, je regardai le chef. Quand je constatais qu'il regardait par terre devant lui, je disais que l'homme était un Mtetera, et quand je le voyais lever les yeux fixement, je disais que c'était un homme à lui. Alors le chef se redressa et debout, il dit à ses hommes: « Vous, les hommes de Mkahuja, vous savez que ces hommes sont des guerriers. Comment peut-il, lui, savoir

qu'un tel est un Mtetera ou non? Cet homme est sorcier ». Et il continuait de la sorte; après le premier, une cinquantaine d'autres furent présentés; il regardait en bas et je les désignais comme Watetera. Survint un autre; comme le chef levait les yeux, je dis: « Vraiment, celui-ci est un homme libre, mon esprit divinateur me le dit ». Alors le chef rusé, Pange Bondo, sauta de nouveau debout, il applaudit frénétiquement en s'extasiant. Pendant deux jours, nous avons joué ce jeu et ainsi, parmi une foule d'au moins mille hommes, nous avons désigné une centaine d'hommes libres. Nous renvoyâmes ces hommes et les rendîmes à leurs frères (263).

96. Nous décidâmes de partir enfin et après trois heures de marche nous arrivâmes à un endroit où les hommes de Kirembwe et de Mkahuja avaient campé. Ils y avaient construit plusieurs campements formidables. A cause du va-et-vient d'innombrables gens, aux alentours les herbes avaient disparu des sentiers et elles ne repousseraient pas avant plusieurs mois. Nous avons eu de la chance, car si la bagarre avait éclaté là, nous aurions été surpris et en grand danger. Trois nuits, nous campâmes le long de la piste et, et le quatrième jour, nous atteignîmes un très grand village de Watetera, qu'on appelle Msange, c'est-à-dire rassemblement, parce qu'il était composé d'une foule de gens de toutes les régions (254); ils s'y étaient rassemblés pour barrer la route à leurs ennemis, les Wasonge (265). Dès notre arrivée, ils nous interrogèrent au sujet des trois Watetera restés avec nous. Nous leur expliquâmes qu'ils avaient été tués par les fusils et qu'ils étaient morts; pris de peur, ils s'étaient enfuis mais mêlés à la masse des gens, ils avaient été touchés mortellement. Ils se contentèrent de ces explications et nous préparèrent des places dans le village Mais je leur signifiai qu'elles étaient insuffisantes et nous allâmes dresser nos tentes au bout du village et nos hommes y établirent aussi leur camp.

97. Il se fit que quelqu'un du clan du chef, un gaillard orgueilleux, nommé Ribwe (266), se présenta devant moi, en me demandant: « Qu'est-ce qui vous amène ici? » Je lui répondis: « Je viens chez mon grand-père Kasongo Rushie Mwana Mapunga ». Il dit: « Comment est-il votre grand-père? » Et je lui

répondis: « Venant de la Côte, mon grand-père, Habib ben Bushir el-Wardi était allé jusque dans l'Urua; chez le grand chef Rungu Kabare, il vit une belle esclave et l'acheta. Elle s'appelait Mwana Mapunga. A son retour à la Côte, il la prit avec lui et en fit sa concubine; c'est elle qui enfanta ma mère. Ma grand-mère Daramumba m'a dit souvent qu'elle était la fille d'un chef et que chez elle il y avait beaucoup d'ivoire et une très forte population; qu'il me fallait coûte que coûte aller dans son pays mais que c'était un long voyage. Elle disait encore: « Mon grand frère est un chef très puissant; il s'appelle Kasongo Mwana Mapunga. Tous les Watetera et tous les Wakusu (267) sont nos sujets. Dans notre famille, il y a quatre clans, mais c'est notre clan qui est le plus important et exerce le pouvoir et tous les autres chefs kitetera sont sous notre domination ».

Cette histoire me fut racontée par cet homme qu'un jour nous avons rencontré; et lorsqu'il eut terminé son récit, j'étais parti. Quand Ribwe m'interrogea, je lui débitai tout cela, et, en outre, je disais que c'était là la raison pour laquelle je me battais partout, car je voulais rentrer dans mon pays d'origine. Ribwe n'en revenait pas d'étonnement. Il rentra chez lui et députa des hommes chez Kasongo Rushie qui résidait à quatre jours de marche, quand on voyage encombré de charges. L'après-midi, il fit apporter quantité de vivres et jusqu'à trois cents chèvres. Il y ajouta aussi une vingtaine de très belles pointes d'ivoire.

98. Nous demeurâmes là trois nuits, et, le quatrième jour des hommes de chez Kasongo vinrent me chercher. Nous partîmes. Le quatrième jour, nous arrivâmes. Nous avons traversé d'innombrables villages et chaque village comptait de nombreuses cases. A mon arrivée, je constatai que le village de Kasongo Rushie, habité uniquement par lui et ses nombreuses femmes, avait la grandeur des autres mais il se trouvait situé au milieu des autres villages.

Il me proposa de loger chez lui, mais je lui répondis: « Nous avons l'habitude de nous établir près d'une rivière » et il marqua son accord. A environ treize ou quatorze minutes de là, nous trouvâmes une très belle rivière et c'est là que nous dressâmes nos tentes et notre camp. A huit heures du matin,